

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Vo. XVI. Cap Rouge, Q., Décembre, 1886 No. 6.

Rédacteur: M. l'Abbé PROVANCHER.

PRIMES

Les numéros gagnants du mois d'août **7**, et de septembre **8** et **18**, n'ont pas encore été réclamés, de même que le numéro **242** du mois d'octobre.

La seconde prime du mois d'octobre, numéro **275**, un *Murex bicolor*, Val., a été réclamée par le Rév. M. Bourgeault, curé de Laprairie.

NOVEMBRE.

Numéros gagnants :

- 1ère Prime—Cecil's Book of Birds, illustré et
élégamment relié..... No. **87**.
2e " —2 *Cerythium erythreense*..... **17**.

N. B.—La personne ayant l'exemplaire portant l'un ou l'autre de ces numéros écrit en crayon bleu sur la première page, devra réclamer l'objet dans les deux mois de cette date, et envoyer des timbres pour affranchir le postage.—*Voir sur la couverture.*

A PROPOS D'ANTIQUITÉS

L'article de notre dernier numéro sur les haches de pierre, a attiré l'attention de plus d'un amateur, et nous a valu la réception de plusieurs lettres fort intéressantes.

6.—Déc. 1886.

237

Qu'il nous est agréable de pouvoir constater, presque chaque jour, que nous marchons, tout jeune peuple que nous sommes, que nous marchons, disons-nous, quoique à pas lents, dans la voie du progrès. Les sciences, les lettres, les arts, ont maintenant chez nous, leurs maîtres et leurs pupilles; tous encore en petit nombre il est vrai; mais, toutefois, en unités suffisantes pour former des chefs de file aux adeptes qui viennent de temps à autres se ranger à leur suite.

Nous avons nos poètes, lyriques, dramatiques, chansonniers.

Nos orateurs sacrés et profanes, panégyristes, criminalistes.

Nos musiciens, chantres, compositeurs, exécutants.

Nos mathématiciens, nos géomètres, nos ingénieurs.

Nos peintres, nos sculpteurs, nos statuaires.

Nos philologues, nos linguistes, nos géologues.

Nos bibliophiles, nos antiquaires, nos numismates.

Nos naturalistes ?..... hélas ! sous ce chef, *vari nantes* sont encore les combattants. Combien de fois n'avons-nous pas eu, à cet égard, des tentations de découragement ! Nous prêchons dans le désert, nous disions-nous parfois. Mais non ! nous répliquaient des amis à qui nous faisons part de nos craintes. Vos premiers appels ont retenti, il est vrai, dans le désert, mais ne sont pas demeurés sans écho. Avant de s'engager dans une route, il faut connaître ce qu'elle nous promet. Avant de se livrer à l'étude de la botanique, de l'entomologie, de la conchyliologie etc., tous noms qui n'évoquaient à peu près aucun souvenir dans l'esprit des auditeurs, il fallait connaître l'objet de ces sciences. Et on le connaît aujourd'hui. Si tous ne s'arment pas de la boîte de Dillénus et du filet fauchoir, tous ceux qui vous lisent vous suivent avec intérêt, applaudissent à vos succès, constatent la marche des idées à cet égard dans un sens favorable.

Nous avons avec satisfaction que les amis qui nous parlaient ainsi n'avaient pas tout-à-fait tort. Car si nos musées sont encore rares et très rares, il y a cependant de légers com

mencements en certains endroits. La botanique est tenue en fort grande estime en plusieurs de nos institutions de filles, et nous avons pu voir plusieurs herbiers chez elles qui n'étaient pas déjà sans valeur. Cependant, il nous semble qu'on aurait pu faire davantage.

D'un autre côté, on le sait—et nous en avons plus d'une fois fait la remarque—les hommes d'étude ne sont pas très nombreux parmi nous, et on ne change pas tout d'un coup les idées d'un peuple. Dans notre pays où chacun, à peu près, doit vivre de son travail, on ne se sent que peu pressé de se livrer à l'étude d'une science qui n'offre guère pour résultat immédiat que des jouissances intellectuelles. Et le fait que le but de l'étude de l'histoire naturelle est aujourd'hui connu du plus grand nombre, est déjà un immense succès. Non ! ce temps où un herborisant ou un chasseur de mouches était regardé comme un échappé de Beauport, est déjà passé, et on n'ignore plus aujourd'hui que ces poursuites, en apparence si futiles, ont un but très noble et d'utilité réelle. Nous permettra-t-on de citer ici deux petites anecdotes à ce sujet.

Feu M. l'abbé Brunet, professeur de Botanique à l'université Laval, était allé herboriser à Lotbinière. Un attrait particulier qui l'attirait en cette paroisse, était la présence de M. le Notaire Bédard, l'un des premiers qui se soient occupés de Botanique en ce pays.

M. Brunet allait donc herboriser chaque jour, tantôt sur les grèves, tantôt aux bords des bois, d'autrefois dans les champs, et parfois seulement sur les bords herbeux du chemin ; et toujours il en revenait les mains pleines de tiges, de feuilles et de fleurs de toute sortes, ce qui n'intriguait pas peu les braves habitants qui le voyaient à l'œuvre.

Tout ceux qui ont connu feu M. Faucher, alors curé de cette paroisse, savent qu'à une piété remarquable et à un dévouement sans bornes pour ses ouailles, ce bon pasteur joignait un fond inépuisable de gaieté et de bonne humeur, qui le portait à trouver en toute circonstance occasion de s'égayer.

—Mais, M. le curé, lui dirent un jour de braves gens qui le rencontrèrent sur le chemin, dites-nous donc ce que veut faire ce prêtre que nous voyons passer tous les jours les mains pleines de foin ou d'herbages ?

—Hélas ! mes braves amis, c'est un pauvre prêtre du Séminaire de Québec qui a perdu la tête. et qui s'amuse ainsi à ramasser des plantes. Lorsque vous le verrez passer, arrachez une poignée d'herbes des premières venues, allez les lui offrir, et vous verrez quel plaisir vous lui causerez.

Les braves gens qui n'étaient pas à faire connaissance avec l'humeur joviale de leur curé, soupçonnèrent qu'il pouvait y avoir là quelque piège, et n'osèrent pas tenter l'essai ; mais pour lui, il fallait voir avec quels éclats de franc rire il questionnait M. Brunet pour savoir si on ne l'avait pas abordé pour lui faire telle offrande.

Voici maintenant la seconde.

Dans l'hiver de 1871, nous crûmes devoir aller demander aux climats du sud le rétablissement d'une santé déjà fortement compromise. En compagnie de feu M. l'abbé Doherty, encore plus souffrant que nous, nous nous dirigeâmes vers la Floride. Nous étions à traverser les immenses forêts de pins résineux de la Caroline du sud, lorsque par suite d'un graissage insuffisant, l'une des roues de notre char en vint à s'échauffer jusqu'à faire prendre feu aux étoupes imprégnées d'huile qui garnissent les moyeux. Force était alors de stopper le train là où il se trouvait, de refroidir par des arrosages les fers échauffés, et d'appliquer de nouveaux graissages ; ce qui, chaque fois, ne prenait pas moins de 15 à 20 minutes. Nous ne manquions pas, chaque fois, de mettre ces arrêts à profit pour chercher des insectes là où nous trouvions, tandis que notre spirituel compagnon en profitait, lui, pour déguster un cigarre, tout en amusant ceux qui l'entouraient de quelque trait piquant ou de ces finés saillies dont il possédait si bien le secret. Comme nos allures intriguaient un peu certaines dames qui nous voyaient faire nos chasses, elles s'adressèrent à lui pour avoir des explications.

—Mais, dites, nous donc, firent elles, ce que cherche ce monsieur que nous voyons d'ordinaire avec vous, en inspectant partout le sol, écartant les herbes, retournant les copeaux etc. ?

—Le croiriez-vous, mesdames ? c'est mon pauvre compagnon de voyage, qui est fatigué du cerveau, et qui a pris la manie de chercher partout des épingles. Si vous voulez lui faire plaisir, présentez lui des épingles, et vous verrez avec quelle satisfaction il les acceptera.

Il arriva précisément qu'au même instant nous entrâmes dans le char, tenant en mains notre bouteille de cyanure, où s'agitaient de superbes pièces, nouvelles pour nous, que nous venions de saisir. Les dames en étaient à se fouiller pour chercher des épingles, lorsqu'elles nous virent, tout joyeux, exhiber les belles captures que nous venions de faire, Et notre compagnon de rire alors aux éclats devant ces dames toutes stupéfaites, et ne comprenant rien à notre langage français.

—Nous pensons que vous nous avez jouées, s'exclamèrent-elles.

Nous étions encore plus étonné que ces dames, et ne comprenions rien de son hilarité, lorsqu'il nous mit incontinent au fait de l'affaire.

Le tour égaya tous les compagnons de route, mais fut bientôt compris de tout le monde. Si bien qu'à l'arrêt qui suivit, nous avions autant d'aides pour nos chasses que nous comptions de compagnons dans le convoi.

Mais revenons à nos antiquités.

Monsieur le curé de Laprairie nous pardonnera si nous nous permettons de reproduire ici sa lettre sans autorisation. C'est qu'une demande préalable de notre part nous faisait craindre quelque objection de sa modestie, et que nous voulions profiter de l'exemple que nous trouvions là, pour grand nombre d'autres qui pourraient aussi, sans aucun doute, porter leur attention sur la découverte et la conservation de ces intéressantes reliques.

Laprairie, 26 novembre 1886.

Monsieur l'abbé,

J'ai bien aimé votre étude sur les *haches sauvages*. Dans mon jeune âge, j'en ai vu plusieurs dans la maison paternelle à Lavaltrie. J'en ai trouvé moi-même, à quelques pas de la maison, sur le bord de la côte avoisinant le Saint-Laurent.

J'ai aussi vu des gouges en pierre verte tirant sur le noir.

Que sont devenus ces souvenirs du passé ? Je l'ignore. La maison a été changée de place, les anciens sont morts, les jeunes se sont dispersés ! Cependant mon frère aîné qui occupe la terre paternelle, bien que paralysé, a encore sa tête, et je tâcherai d'avoir de lui des nouvelles de ces instruments qui nous intéressaient autrefois. Si j'en ai, je vous en donnerai. Si je n'ai pas le temps de m'occuper de sciences, d'histoire etc., je suis toujours prêt à fournir les matériaux dont je puis disposer à ceux qui peuvent les utiliser.

J'avais plusieurs objets en mains, entre autres une pointe de lance ou de flèche en cuivre rouge, trouvée à la Baie des Chaleurs ; je la devais—avec d'autres souvenirs—à M. l'abbé E. Moreau, curé de S. Barthélémi. Je les ai prêtés à un M. Marler, pour un congrès scientifique, et ce M. Marler étant mort vers le même temps, mes reliques se sont trouvées perdues....

F. BOURGEAULT,

Curé de Laprairie.

Si tous les hommes lettrés du Canada, à l'exemple de M. le curé de Laprairie, accordaient seulement leur sympathique encouragement à l'étude des sciences, de suite, sans aucun doute, elles prendraient une course rapide dans la voie du progrès.

L'AGE DE PIERRE AU SAGUENAY

par M. l'abbé Huart.

En novembre dernier, M. le Rédacteur du *Naturaliste Canadien* faisait appel aux archéologues du Séminaire de Chi-

continui, à propos d'un amas de pointes de flèches en pierre taillée, que l'on aurait trouvé à Hébertville, il y a plus d'un quart de siècle. Les archéologues sont aussi rares au Séminaire de Chicoutimi que dans le reste de la Province; cependant, sans prétendre aucunement au nom d'archéologue, et à titre d'amateur, je crois devoir dire *tout ce que je sais*—ce ne sera pas long—sur l'âge de pierre dans le Saguenay. Que tous ceux qui *savent quelque chose*, dans les autres parties du pays, sur la même époque et par rapport aux endroits qu'ils habitent, fassent comme moi, et l'on aura bientôt réuni une masse de faits que les vrais archéologues exploiteront comme une mine précieuse; et la science archéologique, l'une des moins avancées parmi nous, en recevra une impulsion extraordinaire. Donc, que chacun apporte une *pierre*, et l'édifice s'élèvera rapidement.

Dès les premières années de l'existence du Séminaire de Chicoutimi, fondé en 1873, nous avons eu la pensée d'y former peu à peu des collections dans tous les genres; nous avons eu à cœur, surtout, d'y réunir le plus grand nombre possible de *souvenirs* des premiers habitants du Saguenay. Malheureusement, il était déjà tard, et nombre d'articles intéressants, découverts par les premiers colons, avaient déjà pris le chemin d'autres musées. Nous avons pu, néanmoins, recueillir ici et là quelques spécimens du fameux âge de pierre. Voici la liste de ces échantillons, avec une courte description de chacun.

1° Une hache en syénite, très lourde, longue de $7\frac{1}{2}$ pouces, large de $3\frac{1}{2}$ p., sur $1\frac{1}{2}$ d'épaisseur. Cet instrument est bien poli, surtout sur l'une de ses faces. Il fut trouvé en 1882, à quatre pieds sous terre, dans la ville de Chicoutimi, et nous fut donné par feu le Dr B. Lacombe.

• 2° Trois couteaux ou ciseaux, de calcaire, creusés en gouges. Le plus remarquable est long d'un pied, large de deux pances, sur une épaisseur d'un pouce au milieu. Pendant que l'une des extrémités est creusée, l'autre, très-bien polie, se ter-

mine en tranchant bien affilé. La rainure, demi-circulaire, creusée sur une longueur de $6\frac{1}{2}$ pouces et une profondeur de 5 lignes, dénote un travail soigné. Il est à observer que les bords de la rainure ne sont pas parallèles, mais se rapprochent graduellement vers l'extrémité de l'instrument.—Les deux autres objets du même genre se ressemblent beaucoup, et n'ont qu'une longueur d'à peu près sept pouces. Ils n'ont pas la valeur *artistique* du premier, et, même, l'un des deux est de facture assez grossière. La rainure creusée ne dépasse pas beaucoup deux pouces de longueur; l'extrémité opposée de l'instrument est arrondie chez l'un, et assez amincie chez l'autre.

3° Trois autres couteaux ou ciseaux, non creusés. L'un, de calcaire, très-bien poli, est long de sept pouces, sur un peu plus de deux pouces de largeur; l'une des surfaces est presque plane, et l'autre convexe, presque en demi-cercle.—Le second, de calcaire aussi, est à peu près de même forme, mais plus grossièrement travaillé. Il n'a que quatre pouces de longueur; le tranchant est large de deux pouces, mais l'instrument diminue régulièrement de largeur en partant de la pointe. Il fut trouvé à Chicoutimi, près de la Rivière-du-Moulin. Il semble que sa longueur devait être plus considérable, et qu'il a été cassé à son milieu.—Quant au troisième de ces couteaux ou ciseaux, il diffère des deux autres, en ce que ses deux surfaces sont également arrondies, et il est de bien moindre épaisseur. Il n'est poli qu'au dernier tiers de sa longueur, vers le tranchant, le reste étant grossièrement travaillé. La longueur est de près de huit pouces et demi; vers la partie aiguisée, il est large de deux pouces, et, à l'autre bout, d'un pouce seulement; les côtés sont très amincis. Il est fait de silex brun.

4° Voici un instrument de silex, difficile à définir; j'admettrais facilement, d'après son apparence, que ce fut une pointe de lance ou de pique. L'extrémité pointue a été cassée sur une longueur de trois quarts de pouce; ce spécimen, lorsqu'il était complet, devait être long de six pouces et demi, large de trois

pouces et demi à son milieu, et de deux pouces et demi à l'extrémité opposée à la pointe; sa plus grande épaisseur est de quatre lignes environ; les côtés sont amincis au point d'être tranchants, et taillés en arcs de cercle assez réguliers. Les deux surfaces, légèrement convexes, sont grossièrement travaillées.— A quoi servit cet instrument? Sans vouloir décider la question, il me semble bien probable que ce fut une arme: la pointe effilée, les deux côtés également amincis et tranchants, le démontrent assez bien. Supposez cela fixé solidement au bout d'un long bâton manié par un bras vigoureux; et si les têtes d'iroquois n'étaient pas plus dures que les ciènes contemporains, un seul coup devait suffire. En temps de paix, un instrument de cette sorte pouvait rendre des services, pour travailler le bois, percer la glace, etc.

5° Quatre pointe de flèches en silex blanc, et deux de silex brun; la plus longue dépasse un peu deux pouces et demi; la plus courte a un peu plus d'un pouce et demi. Toutes ont, de chaque côté, une échancrure plus ou moins profonde, à l'extrémité apposée à la pointe; il est évident que ces échancrures servaient à les fixer au bout de la flèche, au moyen de liens solides.

Enfin 6°, une pointe de flèche encore; mais une œuvre d'art, celle-ci. Quatre pouces de longueur, et un pouce de largeur à son milieu. C'est transparent comme du cristal; ça raye le verre comme du quartz; je dirais que c'est certainement du quartz hyalin, si la cassure présentait des facettes régulières. Mais cette cassure est conchoïdale, comme celle du silex, etc. Je laisse aux minéralogistes la solution du problème. Sans être polie, cette pointe de flèche a été taillée très régulièrement; les côtés en sont légèrement barbelés, les échancrures peu profondes. Ce précieux spécimen, trouvé sur les bords de la rivière Mississipi, nous a été donné par M. l'abbé J. Sirois, curé de St-Alphonse de la Baie des Ha! Ha!

Comment nos sauvages réussissaient-ils à fabriquer tous ces instruments, faits de matériaux aussi durs que le silex, par exemple, ou le quartz? Il y a un certain nombre d'années, lorsque

des exploitateurs danois firent la première découverte d'instruments de cette sorte, près de la mer du Nord, ils surent bientôt comment les hommes d'autrefois avaient pu faire ces divers articles. On trouva, en effet, presque en même temps, des meules de différentes dimensions, très propres à ce genre de travail. Mais nos sauvages n'avaient pas de meules ; du moins, je ne me rappelle pas avoir vu mentionné, dans aucun auteur, le fait qu'ils connaissent ces sortes de machines ; et puis, ces meules se seraient aussi bien conservées, dans le sol, que les objets qu'elles auraient servi à fabriquer, or, il ne paraît pas qu'on en ait jamais trouvé. D'ailleurs, la plupart de ces haches, couteaux et pointes de flèches ont une surface trop grossière et trop inégale, pour qu'on puisse admettre qu'ils ont été faits au moyen de meules. Disons donc, avec le *Naturaliste* de novembre, qu'on les a fabriqués par le *martelage*, le *clivage* et le *frottement*, et reconnaissons qu'il a fallu de l'habileté et de la patience chez les ouvriers de ces temps reculés, pour faire ces divers objets par des procédés aussi primitifs.

A mesure que les défrichements s'étendront dans le Saguenay, ou que l'on travaillera le sol pour une cause quelconque, on découvrira sans doute encore bien d'autres échantillons de l'industrie de nos aborigènes. Quant à cet amas de pointes de flèches dont on a parlé M. l'abbé Provancher, en 1861, et que l'on aurait trouvé sur la langue de terre qui sépare le lac Kinogamishish du lac Vert, il n'est pas improbable qu'il puisse y avoir quelque fondement à cette affirmation. En effet, les sauvages, lorsqu'ils venaient du lac St-Jean, pouvaient suivre la route de la décharge de la rivière Saguenay ; mais il pouvaient aussi bien suivre la Belle-Rivière, la Rivière-des-Aulnais, le lac Kinogamishish et le lac Kinogami. Comme ils ne devaient pas voyager *à la vapeur*, il est très naturel de penser que lorsqu'ayant pris cette dernière voie, ils étaient rendus au lac Kinogamishish, le temps de faire halte pouvait leur paraître arrivé, et alors cette langue de terre dont il s'agit leur offrait certainement un lieu convenable de campement. Et l'on pourrait bien en effet avoir

retrouvé des articles laissés ou perdus en cet endroit. J'ai parlé de cette découverte à deux personnes d'Hébertville, mais elles n'ont pu me fournir aucun renseignement. On me dit que cette terre est encore occupée par le colon qui l'a défrichée ; il sera donc possible de s'assurer du fait que l'on a affirmé à M. le Rédacteur du *Naturaliste*.

J'ai dit que les sauvages, en descendant du lac St-Jean, pouvaient suivre la rivière Saguenay, malgré les rapides qui, pendant une certaine distance, rendent cette navigation assez difficile. En ce cas, les grandes îles qui se trouvent à la décharge du lac devaient leur servir souvent de lieu de campement dans ces voyages, et on peut s'attendre à retrouver là aussi, des traces de leur passage, lorsque quelque raison d'utilité obligera à remuer le sol de ces endroits.

Il y a quelques années, M. l'abbé J. Auclair, curé de Québec, nous dit, au retour d'une excursion de pêche, qu'il avait vu, sur une petite île de la rivière Chicoutimi, à deux lieues environ de sa sortie du lac Kinogami, un amas de pierres disposées de manière à figurer un tombeau, une espèce de *tumulus*, qui pouvait avoir été élevé par les sauvages ; je n'eus pas le loisir, et je le regrette vivement, d'aller voir cette trouvaille. Peu de temps après, M. l'abbé J.-B. Delâge, curé de N.-D. de Laterrière, voulut bien faire pratiquer des fouilles en cet endroit ; mais ces recherches n'eurent aucun résultat.

Il paraît que sur les terres avoisinant l'embouchure de la rivière Mistassini dans le lac St-Jean, on a fait quelque découvertes. La tradition rapporte aussi qu'à quelque distance de là, près de l'embouchure de la Rivière des Iroquois, il y eut un combat meurtrier entre les Montagnais et les Iroquois, qui étaient venus les poursuivre jusque là. Si le fait est exact, on en trouvera plus tard des preuves dans le sol même. Enfin, espérons que l'avenir ménage les surprises les plus agréables aux archéologues canadiens.

L'ABBÉ VICTOR A. HUART, A. M.

Préfet des Etudes au Séminaire de Chicoutimi.

BLÉ DE SMYRNE

Triticum compositum. Auct.

M. E. A. Barnard, le Directeur de notre agriculture nous a transmis tout dernièrement un épi de blé fort remarquable, qu'un amateur de la Présentation avait recueilli de quelques grains semés dans son jardin.

L'épi de froment se compose communément d'un rachis sur lequel s'implantent des épillets portant de deux à quatre grains. Mais dans celui-ci, le rachis principal est ramifié, surtout dans le bas, en rachis secondaires portant eux-mêmes des épillets au nombre de six à sept avec deux grains chacun, si bien que l'épi mesurant 4 pouces de longueur n'avait pas moins de 1½ pouce de largeur. Les glumes intérieures sont simplement aristées, mais les extérieures sont munies de très longues barbes. Les glumes ou balles sont d'une belle couleur blanche, mais les barbes sont toutes d'un brun très prononcé. Le grain est jaune, gros, bien rempli, et promet une farine abondante, l'écorce en paraissant assez mince.

Tout d'abord nous avons cru que c'était là un écart, un *lusus naturæ* comme on en rencontre quelquefois. Probablement, nous disions-nous, que par surabondance de sucs à la disposition de cet épi, il se serait ainsi ramifié pour donner ces petits épis surnuméraires. Mais en recourant à nos auteurs, nous avons reconnu que c'était une variété constante qu'on cultive en certains endroits, et probablement en Asie mineure, comme son nom de *Smyrne* l'indiquerait. C'est cette variété que certains auteurs ont voulu élever au rang d'espèce sous le nom de *Triticum compositum*, blé à épi composé. Mais les auteurs les plus recommandables s'accordent aujourd'hui à considérer les *Triticum aestivum*, *hybernum*, et *turgidum* dont le *compositum* n'est qu'une variété, comme de simples variétés du *T. Sativum* primitif.

En France, on donne à cette variété les noms de *Blé de Smyrne*, *Blé de miracle*, *Blé monstre*, *Froment à bouquets*. On la dit très productive, mais sujette à dégénérer.

Il n'y a pas de doute que le volume de tels épis, donnerait forte prise au vent, surtout lorsqu'ils se trouveraient chargés de gouttelettes de pluie, et pourrait ainsi faire casser la paille; mais d'un autre côté, cette paille est ferme et pleine, au lieu d'être creuse comme celle du froment ordinaire.

Il est à désirer qu'on fasse des essais de culture de cette variété dans notre Province, on pourrait peut-être la trouver grandement avantageuse.

Nul doute que l'amateur de la Présentation ne répète l'année prochaine l'épreuve qui lui a si bien réussi cette année.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES.

Bibliographie.—*Sowerby's English Botany*. Les éditeurs, G. Bell and Sons, 4 York Street, Covent Garden, Londres, Angleterre, viennent de livrer au public une nouvelle édition de cet important ouvrage, avec représentation de toutes les plantes décrites, les fleurs de grandeur naturelle et coloriées avec le plus grand soin. Le spécimen que nous en avons reçu dénote que c'est l'ouvrage le plus complet qui ait encore été publié sur les plantes des Îles Britanniques. L'ouvrage forme 13 volumes octavo royal, contenant 1937 planches. Prix : relié en coton £24 3s. ; demi marocain £26 11s. ; marocain complet £30 9s. S'adresser aux éditeurs.

Mollusques.—Nos *Helix nemoralis*, apportées de Lourdes, comme nous l'avons déjà mentionné précédemment, se sont considérablement multipliées dans le cours de l'été. Si bien

qu'à l'automne nous pouvions en cueillir plusieurs douzaines dans notre jardin. Elles se sont montrées tout aussi robustes et aussi variées en coloration que nous les avons vues en France, jaune avec lignes spirales noires, jaune rosé, rose purpurin avec ou sans lignes spirales etc. Elles nous ont paru rechercher particulièrement les gadeliers et les pommiers pour leur nourriture. Les voyant disparaître aux premiers froids, nous ne pouvions soupçonner le lieu de leur retraite pour l'hiver, lorsque voulant enlever les feuilles d'une forte talle d'hémérocalles (lis d'un jour), nous en trouvâmes une vingtaine de cachées sous ces feuilles; quelques jours plus tard, nous en trouvions d'autres dans une talle de bouquets-parfaits, *Lychnis barbata*, celles-ci étaient toutes à demi-enfoncées en terre avec l'ouverture en dessus, mais close par la cloison calcaire qu'elles produisent d'ordinaire pour l'hiver. Rien n'a pu encore nous porter à croire que leur multiplication pourrait devenir dommageable aux plantes de nos cultures ordinaires.

The Golden State Scientist — Cette publication, dont nous venons de recevoir le 1^{er} numéro, est publiée à Riverside, Californie, par E. M. Haight. Elle est particulièrement dévouée à la Zoologie, la Géologie, l'Archéologie, la Botanique, la Numismatique &c. — \$0.50 par année.

The West American Scientist. — Cette revue mensuelle, de 12 pages in-8, est publiée par M. C. R. Orcutt, à San Diego, Californie. Elle fait particulièrement connaître les productions naturelles du riche climat de cette partie de la côte du Pacifique, et offre par cela même un intérêt tout particulier aux naturalistes. Abonnement \$1 par année.

Science Series, a weekly magazine of natural history. Cette nouvelle publication, dont nous possédons déjà dix numéros, promet devoir être des plus intéressantes. N'aurait-elle que le bas prix et sa fréquence d'apparition que ce serait déjà un avantage, mais elle se recommande encore par le choix des matières qu'on y trouve et la manière habile avec laquelle elles sont traitées. Voir l'annonce à notre couverture.

Catalogue of the Lichens collected in Florida in 1885 by W. W. Calkins, de Chicago, Ills — L'auteur donne les noms de 73 espèces avec indication de leurs supports, arbres vivants, troncs morts, rochers etc. Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi de cette brochure.

The Chemung Review — Est un magazine mensuel illustré fort intéressant sur les sciences en général, édité à Elmira, N. Y. Huit pages in-8 par numéro ; abonnement : 50 cts. par année. Son 8e numéro a paru en août.

Monographie des Cynipides — M. W. H. Ashmead, de Jacksonville, Floride, doit prochainement publier une Monographie complète des Cynipides de l'Amérique du nord. Il rendra un grand service à la science, s'il parvient à délimiter exactement les différents genres de cette intéressante famille, car il n'en est peut-être aucune, parmi les Hyménoptères, où les genres se trouvent si confusionnément mêlés les uns aux autres. Cette confusion, comme il arrive presque toujours, est la conséquence des descriptions trop peu détaillées des nouveaux genres créés par les auteurs. Tel écrivain croit s'être expliqué suffisamment en faisant contraster un caractère saillant d'un insecte qu'il vient de découvrir, avec l'ancienne espèce Linnéenne déjà connue, en omettant à peu près les caractères secondaires ; mais à côté de lui, un autre écrivain, sans être au fait de ce qu'a fait le premier, en agit à peu près de la même façon pour un autre insecte qu'il vient aussi de découvrir, en s'attachant à un autre caractère principal, que ne mentionne pas la description primitive. De là l'ambiguïté, la confusion. L'espèce Linnéenne avait-elle l'un ou l'autre de ces caractères, ou les avait-elle tous les deux ? Ne pouvait-elle pas être dépourvue de l'un et de l'autre ? Voilà sur quoi il faudrait être fixé, et ce sur quoi divergeront les opinions, tant qu'un auteur, ayant des matériaux assez nombreux pour embrasser tout l'ensemble, ne fera pas un tableau complet de toutes les parties, caucellant les superfétations souvent nombreuses, les distinctions trop futiles ou trop incertaines,

en assignant à chaque pièce la place qu'elle doit occuper et en traçant la voie pour parvenir sûrement à l'y trouver. Dans quelques familles ce travail est à peu près complet, mais dans d'autres, il y a encore beaucoup à faire.

Gallinsectes — On désigne souvent les Cynipides par le nom de *Gallinsectes*, par ce que la plupart des insectes de cette famille vivent dans des galles sur différentes plantes, soit que l'insecte ait provoqué lui-même, par sa piquûre, une déviation de la sève qui a produit la galle, soit que, comme parasite, il vive dans une galle produite par une autre espèce. Un nombre assez restreint de ces insectes sont entomophages.

Les chênes, les saules, les peupliers, les rosiers, les ronces, les aïrelles et plusieurs plantes herbacées portent d'ordinaire les galles des Cynipides dans leurs différentes parties, bois, écorce, feuilles, pétioles etc. Mais en a-t-on jamais trouvé sur des conifères? Nous ne l'avons vu mentionné dans aucun auteur; cependant, nous en avons nous-même fait la rencontre; malheureusement nous n'avons encore pu parvenir à nous procurer l'insecte.

Dans l'été de 1884, nous remarquâmes sur petit sapin bordant le chemin, plusieurs de ses feuilles ou aiguilles renflées en forme de galles. En ayant rompu une, nous trouvâmes au milieu la petite larve, très petite alors. Frappé de cette rencontre, nous prîmes un rameau du jeune arbre portant quelques feuilles ainsi chargées de galles, laissant les autres en place pour avoir une double chance de nous procurer l'insecte. Mais nos feuilles, quoique tenues au froid durant l'hiver, se desséchèrent en faisant périr les larves. Nous recourûmes alors à notre jeune arbre, mais il avait disparu, ayant été coupé et enlevé durant l'hiver pour servir de balise au chemin.

Nous poursuivîmes nos observations au même endroit dans la dernière saison, et nous trouvâmes un bien plus grand nombre de feuilles ainsi attaquées sur des arbres voisins. Nous en trouvâmes aussi à une assez grande distance de cet endroit. Nous en cueillîmes encore quelques branches, et nous attendons le printemps prochain pour en connaître le résultat.

Les galles, comme bien on le pense, sont assez petites, allongées, jaunâtres, et d'ordinaire une seule sur chaque feuille. Nous avons tout lieu de croire que l'insecte est fort petit, car encore au mois d'octobre dernier, les larves étaient toutes petites, on ne pouvait bien les distinguer qu'au moyen d'une loupe.